La rapide énumération qui précède montre à quel point il est urgent, et il serait honorable pour la grande capitale fédérale, de procurer à ses collections d'Histoire naturelle une installation matérielle et une organisation scientifique dignes d'elles.

Musée de La Plata.

Il est vrai que le grand Musée vraiment national de Paléontologie, d'Anthropologie et d'Ethnographie argentines se trouve parfaitement installé dans la capitale de la province La Plata, et qu'il offre à la curiosité des savants comme à celle des simples visiteurs un remarquable ensemble, méthodiquement classé et mis en valeur, d'antiquités remontant à la formation pampéenne, de grands Mammifères de la période tertiaire (au nombre de plus de 100), de Baleines fossiles, d'énormes Tortues, d'Oiseaux, Reptiles, Poissons des périodes les plus anciennes, un millier de crânes, plus de 80 squelettes, la plupart des habitants de l'Amérique du Sud depuis le plus ancien jusqu'à l'indigène contemporain.

On ne saurait en parler que pour mémoire, tant ces collections sont nombreuses, riches et intéressantes par leur rareté.

La « Villa Dolores », Jardin zoologique de Montevideo,

par M. Paul Serre,
Consul de France, Associé du Muséum.

La ville de Montevideo (330,000 habitants), située en bordure du Rio de la Plata, à dix heures de paquebot de Buenos-Ayres, la grande métropole argentine, est visitée toute l'année par de nombreux touristes.

Aux yeux de ces visiteurs qui ne jugent des maisons que par leur façade et qui ignorent les particularités désagréables du climat, la capitale de l'Uruguay semble une belle et bonne ville de province française, construite dans un endroit salubre et, quoique un peu triste, fort agréable à habiter.

Les gens y sont graves et de mise recherchée. Comme dans tous les pays de sang espagnol, moult marchands de billets de loterie y entretiennent la passion du jeu, laquelle profite d'ailleurs aux œuvres de charité, cependant que de nombreux garçonnets, faits à la diable, offrent en tout temps et à tout venant des « diarios » de 2 et 4 sous.

Le touriste remarquera très vite la coutume répandue dans le pays de se grouper sur le seuil des portes pour converser et admirer un peu effrontément les passantes. Et quand les maîtres rendent le seuil des demeures à la circulation, ce sont les servantes qui s'y installent à leur tour, parfois en compagnie d'amis fidèles au rendez-vous quotidien.

Le touriste pestera contre la cherté des courses en voiture, laquelle impose à tous l'usage des tramways, et contre l'habitude prise par le sexe fort de rester couvert dans certains endroits où généralement on se découvre; il s'étonnera des coups de sifflets répétés qui permettent aux agents de ville, oxydés pour la plupart et moins corpulents qu'à New-York, coiffés d'un casque et portant des guêtres blanches en hiver, de se renseigner mutuellement de jour et de nuit; il félicitera ses hôtes d'avoir installé sur la voie publique des corbeilles à papier aériennes; enfin, sur le conseil du portier de son hôtel, il prendra le tramway n° 38 pour se rendre, en une vingtaine de minutes, à la «Villa Dolores».

La propriété en question, qui couvre une superficie de 15 hectares environ, appartient à un millionnaire uruguayen, M. Alejo Rossell Riús, lequel s'emploie depuis pas moins de seize années à en faire un établissement zoologique modèle; il y a là un exemple d'initiative unique au monde, il faut franchir l'Atlantique et passer l'Équateur pour rencontrer un particulier qui, à lui seul, a créé et a continué à entretenir un grand Jardin zoologique; alors que, dans tous les pays, les «jardins des animaux» appartiennent à l'État ou à de puissantes sociétés. Un simple citoyen s'est plu à doter la capitale de son pays d'un lieu de promenade favori.

Avec un personnel d'une centaine d'hommes : gardiens, ouvriers de tous corps de métier, vétérinaire, etc., M. Rossell Riús ne dépense pas moins de 30,000 francs par mois à la «Villa Dolores», ainsi nommée du nom de sa femme.

Pour entrer dans cet établissement, le jeudi ou le dimanche dans l'après-midi, on paye la somme de 1 franc, mais la totalité des recettes est acquise aux sociétés locales de charité.

On voit là de magnifiques animaux pleins de santé : Ours blancs et à miel, Lions et Lionceaux, Jaguars, Léopards, Hyènes, Lions marins s'ébattant dans un grand lac et dont le patriarche a perdu la vue, dans l'eau douce; Pumas, Autruches, Singes de toutes laideurs, Oiseaux, Serpents, Volailles de race, etc., installés dans des cages-maisonnettes fort jolies et tenues en parfait état de propreté.

On remarque spécialement un superbe Fourmilier et deux «Tucanos» au bec monstrueux et bizarrement peinturluré, ainsi qu'une Poule phénomène qui se tient droite sur ses pattes et marche comme un homme.

Afin d'intéresser les enfants, un théâtre de jouets mécaniques venus de Paris, avec piano électrique, donne une représentation vers 3 heures. A 4 heures, un jeune Éléphant travaille fort intelligemment, à grand renfort de friandises, dans un coin du jardin, et les gardiens ont alors l'attention de circuler de groupe en groupe pour en faire part aux visiteurs.

M. Rossell Riús compte faire donation, sous peu, de sa propriété à la ville de Montevideo, ce qui est d'un sage, mais il continuera à en assurer l'entretien jusqu'au jour éloigné de son décès. Il est d'ores et déjà entendu

que ce cadeau royal ne constituera jamais une charge pour la municipalité montévidéenne, car le donateur laissera par testament un capital plus que suffisant pour permettre de maintenir l'établissement en parfait état. Voilà qui sera d'un excellent exemple pour les savants amateurs qui seraient tentés de léguer de riches collections aux musées dont les crédits sont déjà insuffisants, et qui oublieraient d'y joindre la somme indispensable pour les installer et pour en prendre soin[1].

Le Jardin zoologique de Montevideo[2],

par M. Albert Coutaud[3].

Le Jardin zoologique de Montévideo est installé dans une propriété particulière, la Villa Dolorès, et la ville n'a rien à voir ni à sa direction scientifique, ni à son administration.

Sa superficie est de quinze hectares environ. Il longe l'avenue Rivera sur une longueur de 250 mètres. On accède à la villa par une allée tracée entre deux grilles de fer qui s'appuient, de loin en loin, sur des piliers en maçonnerie surmontés chacun de deux bustes affrontés, Minerve et Diane,

[1] M. Rossell Riús, qui est privé de progéniture, emploie également ses énormes revenus à la construction d'habitations à bon marché pour les ouvriers et petits employés, — jolis appartements de cinq pièces avec eau courante et électricité pour 100 francs par mois, ce qui est donné, ici; — à la construction d'écoles professionnelles pour jeunes filles; à soutenir la lutte engagée contre la tuberculose qui sévit en Uruguay avec la même intensité qu'à Cuba, et probablement pour les mêmes raisons; à la colonisation d'immenses territoires, — provenant de l'héritage de sa femme, née Pereyra, — et qu'il vient de relier à une ligne ferrée grâce à un train Renard acheté en France, lequel train va rouler sur une route construite à ses frais.

[2] Nous croyons devoir joindre à la note de M. Paul Serre celle de M. Albert Coutaud, qui la complète en donnant certaines précisions et qui d'ailleurs ne manque pas d'humour.

[3] Les circonstances ne m'ont pas permis de visiter le Jardin zoologique de la capitale de la République orientale de l'Uruguay. Je puis néanmoins en parler par ouï-dire, d'après l'alerte procès-verbal de sa visite qu'en a dressé un rédacteur de la *Revue du Jardin zoologique* de Buenos-Ayres. J'ai lu son article avec un vif intérêt, et, sans le traduire servilement, j'en donnerai une rapide mais exacte analyse. Je ne crois pas beaucoup me tromper en affirmant que M. Juan de Afuera, son auteur, pour la finesse des aperçus, la justesse des observations aussi bien que pour l'allure générale du texte, a subi la suggestion de M. Clemente Onelli, Directeur du Jardin zoologique de Buenos-Ayres. Ma supposition n'a rien d'offensant ni pour l'un, ni pour l'autre. (A. Coutaud.)